

GEOGRAPHIE, COLONISATION ET DECOLONISATION (XV^e-XX^e s.)
Colloque du CEGET, Bordeaux, mars 1992

LA CONNAISSANCE DE L'ESPACE TOGOLAIS

Présence et absences de la géographie
dans l'histoire du Togo

Yves MARGUERAT
(Centre ORSTOM de Lomé)

Résumé

A l'écart des grands foyers commerciaux de l'Afrique de l'Ouest, le Togo est resté à peu près inconnu du monde extérieur jusqu'à la colonisation allemande (1884). Il faut attendre les années 1890-95 pour que soient reconnues les grandes lignes de l'hinterland, et la fin du siècle pour qu'en soient délimités avec précision les frontières. Dans les années 1902-1907 sont levées de très remarquables cartes. Géologues, botanistes et ethnologues commencent l'inventaire du territoire, mais la géographie est absente du terrain : si elle est présente à Berlin, son rôle y est en fait surtout politique.

Le Togo étant ensuite confié à la France sous contrôle international, ce sont désormais essentiellement les juristes qui s'y intéressent. Il y aura cependant un essor général des connaissances à la fin de la période coloniale, et la couverture intégrale du pays par une excellente cartographie, alors la plus complète d'Afrique.

Les géographes ne s'intéresseront au Togo qu'après l'Indépendance : chercheurs de l'ORSTOM d'abord (tous ruralistes et s'investissant alors surtout dans des monographies de terroirs), puis jeunes géographes togolais, à partir des années 1975 (davantage orientés vers la dimension régionale et l'aménagement du territoire). En fait, ceux-ci resteront dans l'enseignement, sauf deux devenus responsables de l'urbanisme togolais. Jusqu'à nos jours, la géographie a beaucoup de mal à faire admettre l'approche spatiale aux responsables de la planification, car ceux-ci continuent à raisonner essentiellement en termes sectoriels. La mutation politique qui s'amorce permettra-t-elle enfin que l'apport original des géographes soit pris en compte dans les choix de développement ?

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° 39340 exp 1 (1 reuvey)
Cpte B

Peut-on gérer l'espace sans géographie ? Peut-on agir sur un territoire -national ou local- sans en percevoir les lignes de force et les contraintes spatiales ? La géographie, science des interactions entre les suggestions de la Nature et les réalisations des hommes -relation qui singularise chaque lieu-, est donc une clé pour toute action volontaire, que ce soit pour la domination, l'exploitation ou l'optimisation d'un territoire et de ses potentialités.

Bien sûr, les géographes ne sont pas les seuls producteurs de connaissances sur l'espace, et, en leur absence, d'autres se chargent de créer le savoir géographique. C'est ce qui s'est passé au Togo, où la géographie n'apparaît que bien tard, après l'Indépendance. Explorateurs, militaires, topographes, naturalistes ou cartographes ne les ont pas attendus pour formaliser leur connaissance de l'espace togolais. Les nouveaux venus sauront-ils désormais faire entendre leur différence ?

I. UNE TERRA INCOGNITA LONGTEMPS DELAISSEE

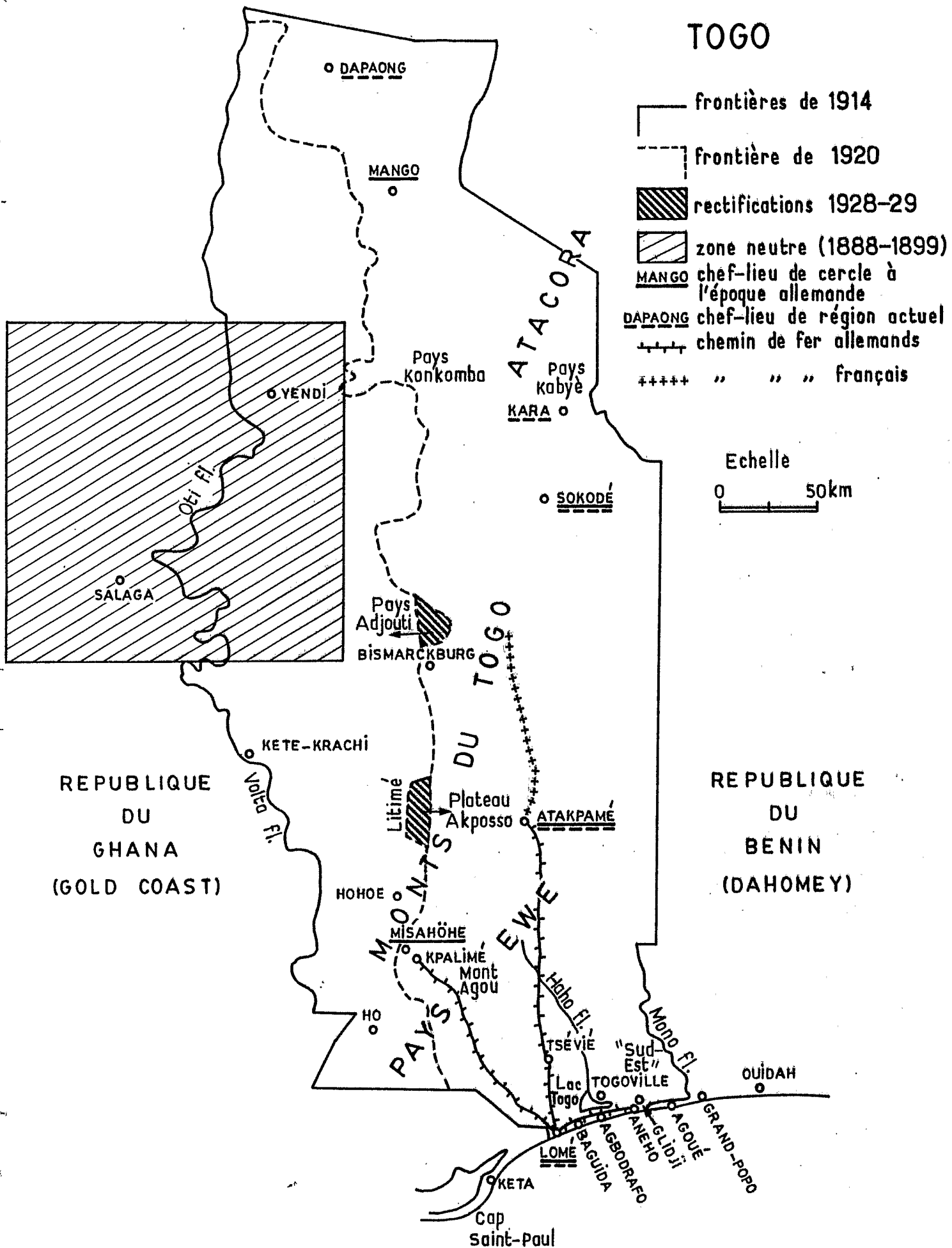
Si le Nord du Togo était, en particulier aux XVIII^e et XIX^e siècles, parcouru par les grands itinéraires caravaniers des commerçants de la savane, la région côtière est restée pratiquement inconnue du monde extérieur jusqu'à l'aube de l'époque coloniale. Situé entre deux empires puissants, dynamiques, tôt visités par les diplomates, les négociants, les missionnaires : l'empire ashanti (dans l'actuel Ghana) et le royaume du Dahomey (République du Bénin), le Togo et son littoral étaient restés à l'écart des courants d'échange intercontinentaux qui animaient -pour le meilleur ou pour le pire- de grandes parties de la côte ouest-africaine.

Le littoral, bas et sableux, défendu par la redoutable barre et bordé d'une forêt difficilement franchissable, s'étire sans aucun site quelque peu favorable depuis Accra jusqu'à Lagos. Aussi les premiers navigateurs se contentèrent-ils de passer au large⁽¹⁾ : la côte aujourd'hui togolaise fut toujours la partie la moins fréquentée de la Côte des Esclaves.

Au tout début du XVIII^e siècle apparut cependant un centre d'échange avec les Européens : Aného (dit alors "Petit-Popo"), port du petit royaume de Glidji pour l'exportation des esclaves, puis, à partir des années 1860, de l'huile de palme, mais bien moins actif et fameux que Ouidah, l'exutoire du Dahomey. Certes, quelques voyageurs se sont risqués.

(1) Le R.P. Roberto Pazzi a élégamment démontré que les marins de l'armateur Gomez, chargé de la reconnaissance de la côte africaine par le roi du Portugal, ont dû atteindre le cap Saint-Paul (à l'est de l'estuaire de la Volta) le 25 janvier 1472 et prendre contact peu après avec les autochtones à l'estuaire du Mono (actuel Grand-Popo). In : "Toponymie historique et glossonymes actuels de l'ancienne côte des Esclaves (XV^e-XIX^e s.)", pp. 14-24.

TOGO



sur cette côte : le marchand hollandais Bosman à la fin du XVII^e siècle, Isert, médecin au service du Danemark, en 1784, le missionnaire métis Thomas Freeman en 1843, le capitaine anglais Forbes en 1852, pour y inciter les chefs locaux à renoncer à la traite négrière... ils nous ont laissé de brèves et précieuses mentions des sites visités, principalement Aného et ses deux "filles" et rivales, Agoué (fondée en 1821) et Porto-Seguro/Agbodrafo (fondée en 1835). Mais les cartes de l'époque -en particulier celles de l'Amirauté britannique- restent remarquablement floues ou fausses : on localise ainsi, à l'emplacement du lac Togo, une immense étendue d'eau, la "lagune Avon" (du nom d'un navire d'exploration du milieu du XIX^e siècle), au moins dix fois trop grande.

Les premiers à pénétrer quelque peu dans l'intérieur ont été les missionnaires : les Brémois de la Mission d'Allemagne du Nord implantés à Keta (aujourd'hui au Ghana) dès 1853, les Français de la Société des Missions africaines à Ouidah (Bénin) une décennie plus tard, d'où ils exploreront la côte d'Aného à Lagos. Les uns et les autres vont rapidement chercher à créer des stations dans l'intérieur, loin des influences corruptrices de la côte, où sévissent l'argent et l'alcool : dès les années 1856-59 les missionnaires de Brême s'installent à demeure dans la région de Ho (Togoland aujourd'hui ghanéen), malgré le choc que sera l'invasion ashanti de 1869. Les catholiques, longtemps surtout fascinés par le Dahomey, s'implantent à Agoué en 1874, d'où ils tenteront la fondation d'une mission à Atakpamé en 1886, qui échouera devant l'hostilité des autochtones⁽²⁾. Jusqu'à l'époque coloniale, ce que l'on sait de l'hinterland est presque exclusivement le produit des voyages du pasteur Hornberger dans les monts du Togo, jusqu'à Hohoe et Atakpamé, et du R.P. Borghero dans l'actuel Sud-Est togolais, tous deux dans les années 1860-65. La carte que ce dernier dresse de la côte des Esclaves, en 1865, est assez exacte de Lagos à Aného, mais très floue plus à l'ouest, avec un vaste "lac Hako" et un littoral jusqu'en Gold Coast dont la seule mention est "*Beach infested by brigands*".

II. EXPLORATION ET CONQUETE

Le premier commerçant européen à s'implanter durablement sur la côte aujourd'hui togolaise est l'Allemand August Vogt, pour le compte de la *Bremer Faktorei* : venu de la maison-mère de Keta, il ouvre une factorerie à Aného en 1873. Quelques Français (les maisons Régis et Cyprien-Fabre) et des Sierra-léonais (esclaves libérés devenus sujets britanniques) le rejoindront, et surtout d'autres firmes de Brême et de Hambourg, à partir de 1880 : en 1884, elles sont quatre, installées à Keta, Lomé, Baguida, Aného et Grand-Popo, quand une série de hasards fit naître le Togo : à la demande expresse des commerçants allemands et autochtones, gravement inquiets d'une menace d'annexion anglaise exprimée deux semaines plus tôt, un traité de protectorat fut officiellement signé à Baguida, puis à Lomé, les 5 et 6 juillet 1884, entre le Dr

(2) Les missionnaires sont empoisonnés ; le R.P. Moran en meurt. La colonisation allemande ne prendra le contrôle d'Atakpamé que dix ans plus tard.

Nachtigal⁽³⁾, délégué du chancelier Bismarck, et le porte-canne (envoyé) d'un "roi de Togo" dont on ne savait rien⁽⁴⁾, ce dont, d'ailleurs, on ne se souciait nullement. Le petit territoire du roi de Togo(-ville) devint donc ainsi, en droit international, le Togo(-land), à la frontière de la Gold Coast⁽⁵⁾.

Nachtigal réembarqué, on en savait toujours aussi peu sur le pays : jamais les commerçants européens ne quittaient leurs factoreries de la plage pour pénétrer vers l'intérieur, domaine exclusif des commerçants africains. Trois mois plus tard, il fallut la venue d'un journaliste allemand, ardent propagandiste de la colonisation allemande, qui ne craignait pas de payer de sa personne, Hugo Zöllner, pour que fussent explorés les 15 ou 20 premiers kilomètres au-delà du littoral : c'est lui, ainsi, qui reconnut le lac Togo (et le baptisa de ce nom) ; mais les habitants des villages de la vallée du Haho le dissuadèrent énergiquement de tenter d'aller plus au nord (il aurait voulu atteindre Atakpamé, dont il avait entendu parler comme d'un centre commercial important, mais qu'il avait grand-peine à situer avec précision) : il est très probable que les autochtones cherchaient à protéger leur monopole des routes commerciales de l'intérieur (que n'ouvrait d'ailleurs aucune bonne voie naturelle : il fallut de nombreux tâtonnements pour trouver les meilleurs axes de pénétration vers le Nord).

Les articles de Zöllner pour la *Kölnische Zeitung*, publiés en livre en 1885, sont donc la première description élaborée des régions littorales du Togo, riche de nombreuses observations fines et pertinentes, tant sur le milieu naturel que sur les hommes, malgré les solides préjugés racistes de l'auteur (néanmoins obligé de reconnaître, à sa grande surprise, que les indigènes ont le sens de la beauté et celui du droit, le goût de la propreté, une politesse raffinée...). Ces informations seront d'ailleurs immédiatement exploitées par Elisée Reclus, qui publie en 1887 le fort volume sur l'Afrique occidentale de sa "Géographie universelle", avec ses habituelles qualités d'élégance et d'humanité dans la synthèse.

La pénétration allemande démarra en fait très lentement, Berlin ne lui accordant qu'une attention distraite et des moyens infimes. Les années 1885 et 86 furent consacrées à l'occupation de la côte et aux problèmes diplomatiques compliqués que celle-ci soulevait avec les voisins anglais et français. Ce n'est qu'à la mi-1887 que l'expédition de Grade et Henrici pénétra jusqu'à la chaîne des monts du Togo, dans la région de Kpalimé (à 120 km au nord-ouest de Lomé). En 1888 et 89 se lancèrent enfin de grandes explorations vers le centre, puis le nord-ouest, par la vallée de la Volta (aujourd'hui ghanéenne), par le capitaine Curt von François, et le nord-est (aujourd'hui béninois) par le médecin militaire Wolf⁽⁶⁾ et le capitaine Kling. Fort inquiets de voir les Allemands tourner ainsi par l'est l'empire ashanti et pénétrer là où

(3) Une décennie plus tôt brillant explorateur du Sahara central et de l'actuel Tchad. Il poursuivra sa mission vers le Cameroun et l'actuelle Namibie, avant de mourir en mer au retour (20 avril 1885).

(4) Et guère plus de nos jours : ce "roi Mlapa" de Togoville (cité toute religieuse, a priori dépourvue de rois) reste pour nous complètement fantomatique.

(5) L'une des toutes premières frontières terrestres établies entre deux possessions européennes en Afrique : Nachtigal y fait ériger sur le champ un poteau de bois peint aux couleurs de l'empire ; les Anglais y planteront quelques jours plus tard un mât à drapeau.

(6) Qui mourra en route [en pays bariba] (juin 1889).

ils ne souhaitent se voir aucun concurrents, les Anglais imposèrent dès mars 1888 la création, autour du riche emporium caravanier de Salaga, d'une vaste "zone neutre", un carré d'environ 200 km de côté (délimitation astronomique dont le caractère artificiel est significatif de la profonde méconnaissance des réalités géographiques), qui durera près de douze ans. François, informé à son retour sur la côte, devra repartir rendre une partie des traités de protectorat qu'il venait de faire signer... (7).

Bloqués à l'ouest, les explorateurs allemands (en général lieutenants ou capitaines, pour la plupart comtes ou barons, ainsi que quelques "docteurs", que ce soit en médecine comme Wolf, en droit comme Grade, ou en philosophie comme Henrici) arpentèrent l'actuel Togo dans les années 1891-96. Leurs colonnes s'entrecroisent avec celles des Français du Dahomey, non moins ardents à foncer et à multiplier les traités : aux diplomates, ensuite, de démêler l'écheveau autour d'un tapis vert. Les ultimes poches de résistance (surtout les sociétés acéphales : pays kabyè, pays konkomba...) seront écrasées en 1897-99, les dernières opérations de pacification s'échelonnant jusqu'en 1902 (8).

Derrière tous ces coureurs de brousse qui crapahutent, les armes à la main (9), à pied ou en hamac à porteurs, il y a aussi un géographe, lui en chambre, dans son bureau de "conseiller scientifique et géographique" du Ministère des Affaires étrangères, à Berlin : le baron Alexander von Danckelman. L'"Afrikafonds" qu'il dirige est censé impulser l'exploration et les progrès de la connaissance dans tous les domaines ; à ce titre, il publie chaque année des rapports de synthèse sur l'avancement des connaissances dans les colonies (appelés communément les *Danckelmanns Mitteilungen*) (10), et surtout il finance, sur l'importante dotation que lui alloue le gouvernement allemand, la fondation et le fonctionnement de "stations scientifiques". La première au Togo est celle de Bismarckburg, créée en juin 1888 par le Dr Wolf au sommet d'une colline dans les monts de l'Adélé (11), paysage séduisant et climat agréable, mais -ce dont on s'aperçut assez vite- à l'écart de toutes les routes commerciales importantes : dès 1894, la station sera transférée dans la vallée de la Volta, à Kete-Krachi, alors marché en pleine expansion. La seconde station, Misahöhe (12), est fondée en 1890 dans la montagne qui surplombe le gros marché de Kpalimé, sur l'axe essentiel

(7) Il semble que ce soit à ce moment-là qu'apparaisse -et s'impose dans le vocabulaire de la géographie- le terme allemand d'hinterland = l'intérieur qui dépend "naturellement" du littoral (et doit donc en suivre le sort politique).

(8) Sans compter la « pacification exemplaire » des Konkomba (selon R. Cornevin) par le futur général Massu en 1935-36, qui quadrilla le pays de pistes rectilignes.

(9) Fusils à longue portée contre arcs ou pétoires à silex.

(10) Titre officiel : *Mitteilungen von Forschungsreisenden und Gelehrten aus den Schutzgebieten*, à partir de 1888. Le mensuel *Globus* diffuse largement ces informations dans le grand public. Danckelman a aussi édité les notes posthumes de Wolf.

(11) A 250 km au nord de Lomé. Ce site, près du village de Yégué, est aujourd'hui totalement abandonné ; seules les formes du terrain (et quelques arbres fruitiers) rappellent qu'il fut un jour habité.

(12) "Les Hauts de Misa", du prénom de la princesse Esterazy dont le gouverneur Jesko von Puttkamer (lui-même neveu de Bismarck) était amoureux... : la toponymie a parfois de ces surprises. Misahoé est toujours la résidence du préfet de Kloto, qui doit descendre chaque matin à ses bureaux de Kpalimé.

Lomé-vallée de la Volta (c'est là que sera tracée la première route de l'intérieur, en 1894-95) (13).

Alors, un géographe chef d'orchestre ? Un scientifique éminence grise de la colonisation allemande ? La réalité est moins glorieuse : selon Peter Sebald, l'*Afrikafonds* servait en fait surtout de paravent à Bismarck pour accroître les moyens financiers de la conquête coloniale en tournant la vigilance des députés du Reichstag, âpres à la défense des deniers du contribuable : en mars 1887, le leader centriste Virchow lui lancera d'ailleurs à la figure que son *Afrikafonds* n'est qu'un "fonds de secours" ("*Hilfsfonds*") pour son administration coloniale (14). De fait, les "stations scientifiques" ont été essentiellement des bases de conquête -plutôt pacifique au début, nettement moins par la suite, une fois l'armée coloniale constituée (15)- et les raids d'"exploration" avant tout, des courses aux traités, ainsi que le reconnaît crûment Hans Gruner après sa grande expédition à travers tout le Nord du Togo et l'Est de l'actuel Burkina Faso (1894-95) : "Toute cette salade politique ne permettait du reste pratiquement aucun travail géographique" (16). A l'inverse, quand, en 1886, l'audacieux explorateur Gottlob Krause, qui avait vécu en Afrique du Nord et au Nigeria (où il avait appris le haoussa), demanda une aide pour le voyage qu'il préparait d'Accra à Tombouctou, Danckelman l'éconduisit sans ménagememnt, car on le soupçonnait -avec raison- d'un manque total d'enthousiasme pour la conquête coloniale : il était, dit notre géographe dans son rapport au Ministère des Affaires étrangères, "complètement négriifié" (17)... L'activité scientifique dans l'expansion allemande au Togo n'a certes pas été négligeable (18), mais sa fonction a donc été surtout celle d'un prétexte pour la conquête, doublé d'un camouflage pour une banale manipulation budgétaire : dure leçon d'humilité pour la géographie...

(13) Le chemin de fer attendra 1906-07, sans dépasser Kpalimé.

(14) P. Sebald : "Togo 1884-1914" (pp. 78-79).

(15) Danckelman proteste tout de même (dans une note interne) contre la destruction de Salaga en 1896 : "Avec l'incendie de Salaga perpétré par le comte Zech, il semble qu'on ait détruit d'un seul coup tout ce qui avait été patiemment édifié depuis des années" (P. Sebald : op. cit., p. 181).

(16) Idem, p. 79.

(17) "Gänzlich verniggert", in : P. Sebald : "Malam Musa, G.A. Krause, Forscher, Wissenschaftler, Humanist" (p. 76). Krause fera tout de même son expédition : 4300 km dans l'intérieur de l'Afrique avec un capital de... 126 marks. Krause sera effectivement un critique sévère de la colonisation.

(18) Le naturaliste R. Büttner, qui avait dirigé Bismarckburg de juillet 1890 à décembre 1891, s'efforça, en 1894, de plaider contre le projet d'abandon de la station en rappelant les inventaires compilés de "1000 espèces de plantes, 2000 d'insectes, 133 oiseaux, 54 reptiles, 46 mammifères..." et les relevés cartographiques, météorologiques, sanitaires, agronomiques, ethnologiques réalisés, "si bien que nous sommes maintenant à même de juger de l'utilité de la colonie...". On ne l'écouterà pas (Globus, juin 1894).

III. RECONNAISSANCE ET MISE EN VALEUR

Il fallait cependant entreprendre vraiment l'inventaire du nouveau territoire, même encore en gestation, afin d'en connaître les ressources et les potentialités pour les mettre en valeur. Bismarck lui-même, initialement fort réservé devant l'expansion coloniale, entendait qu'elle servît au maximum à l'économie du Reich (il suivit par exemple de très près les efforts pour y acclimater le coton).

Ce furent surtout les botanistes et les géologues qui explorèrent le milieu naturel togolais. Dès 1890-91, Ferdinand Goldberg avait fait des tentatives (naturellement infructueuses) de coton sur le cordon littoral autour de Lomé⁽¹⁹⁾, Leopold Conradt avait passé un an seul à Bismarckburg pour y expérimenter toutes sortes de cultures, tandis que le Dr Büttner avait parcouru le pays pour en inventorier la flore et la faune. L'assistant-géologue Friedrich Hupfeld, envoyé par le puissant homme d'affaires Sholto Douglas pour lui créer des plantations, dressa les premiers relevés des terrains du Togo dans les années 1897-98, tout en faisant parfois le coup de feu aux côtés des explorateurs militaires (symétriquement le capitaine-baron von Seefried publia aussi des notes sur les richesses minières repérées). L'inventaire méthodique et une première carte géologique seront réalisés par W. Kört en 1904-08. Le sylviculteur Metzger étudiera avec de gros moyens les possibilités de reboisement en 1907-09...

Quant à la connaissance des hommes, elle fut plus tardive : si des inventaires ethnologiques sont systématiquement dressés à partir de 1896, les oeuvres les plus intéressantes ont été le relevé des coutumes des peuples du Sud par le juriste Rudolf Asmis en 1906-12, et surtout les travaux du pasteur Jacob Spieth sur les Ewé (1000 pages en 1906) et ceux du grand anthropologue Leo Frobenius, qui publia en 1913 des pages souvent remarquables sur les principaux peuples du Nord-Togo, tandis que Diedrich Westermann commençait l'analyse d'un certain nombre de langues du pays.

A côté de cette reconnaissance méthodique des potentialités togolaises, dans un but directement intéressé d'exploitation économique, un autre domaine exigeait la connaissance précise des réalités spatiales : la délimitation des frontières. Par tranches successives, des équipes mixtes (anglo-allemande à l'ouest, en 1885-86, 1892 puis 1901-02, pour le partage de la zone neutre, supprimée par le traité du 14 novembre 1899, franco-allemande à l'est, en 1887, 1893, 1898-1900, 1901, 1908-09, 1912-13) composées d'officiers bons géomètres et cartographes qui devaient parcourir le tracé supposé des limites (tout litige étant reporté à des conversations diplomatiques ultérieures), en se frayant un chemin dans un milieu souvent fort difficile (que la frontière suive une ligne de crête, un fleuve marécageux ou -bien pire encore- une droite astronomique), où il fallait parfois aussi forcer le passage par les

⁽¹⁹⁾ Dont il dessina le tout premier plan, en 1891.

armes(20). Il ne s'agit pas là d'établir une simple délimitation administrative, mais bien des frontières internationales entre des empires qui n'ont pas du tout renoncé à la guerre pour régler leurs conflits : le proche avenir le confirmera.

Le plus remarquable, pour la connaissance géographique, de cette appropriation intellectuelle du territoire togolais par les Allemands est l'oeuvre cartographique, réalisée avec une faiblesse de moyens qui nous laisse aujourd'hui rêveurs : chaîne d'arpenteur, triangulation là où l'on peut apercevoir les drapeaux de couleur qui servent de repères(21), mesure du nombre des pas au long des chemins, points astronomiques... De ce travail colossal est sortie une oeuvre d'une qualité étonnante : la série des cartes signées Paul Sprigade, au 1/200 000^e (quatre publiées en 1902, trois en 1906, trois en 1907). Bien sûr, elles comportent encore de nombreux blancs ; beaucoup de rivières ne sont indiquées qu'en pointillé ; mais la localisation des villages(22) et surtout des aires ethniques est excellente, et la superposition de cette carte avec l'actuelle (série I.G.N. 1980-1989) sur une table lumineuse montre la précision des localisations faites au début de ce siècle.

A signaler aussi la qualité des plans de Lomé au 1/4000^e des géomètres Becker en 1908 et surtout Engert en 1913, excellentes cartes que l'on se contentera par la suite de recopier, plus ou moins modifiées, pratiquement jusqu'aux nouveaux levés au 1/2000^e de 1956-57, et la richesse de nombreux petits atlas, dans la grande tradition cartographique allemande, comme ceux de Justus Perthes à Gotha.

IV. ASSOUPISSEMENT ET REVEIL A L'EPOQUE FRANÇAISE

L'entre-deux-guerres a généralement été, pour l'Afrique noire francophone, une période de faible progrès de la connaissance scientifique, après le foisonnement des années de l'exploration et de la mise en place des structures coloniales(23).

Le Togo est soumis à un statut spécial, celui du "mandat" : la France l'administre au nom de la Société des Nations, et doit rendre compte de sa gestion à la réunion annuelle de la Commission permanente des mandats. Après la seconde guerre mondiale, le régime de la "tutelle"

(20) Le très germanophile Robert Cornevin cite ainsi avec émotion le passage de la commission de 1899 en pays kabyè : "Les combats, livrés dans un pays inexploré à des populations guerrières, sont très durs. L'entente franco-allemande est complète et le lieutenant Preil en tire même un émouvant livre sur la fraternité d'arme franco-allemande dans l'arrière-pays du Togo" (in : Le Togo des origines à nos jours, édition 1987, p. 177).

(21) Heinrich Klose raconte avec humour les mesures qu'il fit du lac Togo en septembre 1895, en pirogue, exposé alternativement au soleil et à la tornade, menacé par les crocodiles et les moustiques, l'enlèvement dans les marais et la curiosité envahissante des indigènes... (Récit de voyage à paraître dans les "Chroniques anciennes du Togo" dans une traduction de Ph. David).

(22) Information qui avait aussi, bien sûr, des finalités fiscales.

(23) Par contre les Allemands, désormais définitivement coupés de leurs "terrains", publient beaucoup.

créé par les Nations-Unies maintiendra cette obligation jusqu'en 1958, quand le Togo devient réellement autonome vis-à-vis de l'administration française. Furent donc publiés chaque année des rapports de plus en plus volumineux, modestes aux débuts⁽²⁴⁾, puis de plus en plus soignés, voire luxueux, dans la forme. C'est là une formidable mine d'informations, sur tous les sujets, où l'Administration mettait en valeur non ses projets mais ses réalisations. Mais les chapitres introductifs sur les données de base du pays (relief, climat, végétation,...) ne font en général que se recopier textuellement d'une année sur l'autre.

Forts de l'acquis allemand (dont la traduction est cependant aujourd'hui encore très incomplète), les Français firent donc peu, dans les années 1920 et 1930, pour l'approfondissement de la connaissance du pays : N. Kouriatchky en synthétise la géologie (1931) ; A. Aubréville met en parallèle les forêts du Togo et du Dahomey (1937) ; le Dr de Marqueissac publie ses travaux sur l'épidémiologie de la maladie du sommeil (1932)... La connaissance des sociétés progresse surtout par la réalisation de "coutumiers" régionaux, le plus fameux étant celui que le roi de Glidji Agbanon II rédige en 1934 sur l'histoire et les moeurs du peuple guin⁽²⁵⁾. Il est tout de même créé, en 1937, un service de la Documentation générale (sous l'égide du directeur de l'Enseignement), pour gérer les archives héritées des Allemands.

Ce sont alors surtout les aspects juridiques de la présence française qui provoqueront les publications les plus marquantes, de Raoul Mary ("*Conditions juridiques des territoires sous mandat*", 1924) à Laurent Péchoux -futur gouverneur- dont la thèse de droit : "*Le mandat français sur le Togo*" (1938) est la meilleure synthèse existant sur cette période⁽²⁶⁾. Quant aux géographes, ils n'entrevoient le Togo (au mieux associé au Cameroun) que de loin, dans de vastes encyclopédies, comme le tome XI de la "*Géographie universelle*" (par Augustin Bernard) en 1939, qui ne lui consacre que quelques phrases.

Si l'on prend comme indicateur la bibliographie que donne Péchoux, on y trouve 8 livres allemands (dont 6 postérieurs à la guerre), 2 études sur le milieu naturel (Aubréville et Kouriatchky), 1 compilation géographique (Chazelas : "*Togo et Cameroun*", 1931) et 14 documents de type juridique et politique, en particulier pour répondre aux revendications allemandes sur les anciennes colonies du Reich. Ce sont donc bien surtout les juristes qui créent alors l'information sur le Togo.

De ce statut politique, marqué par un partage entre deux puissances mandataires, découla un nouvel abornement de la frontière

(24) De la période S.D.N., seul le volume de 1930 -pour le dixième anniversaire de l'administration française- est illustré de photographies sépia, pleines d'intérêt et de charme.

(25) Edité en 1991 dans la collection des "Chroniques anciennes du Togo", sous la direction de N. Gayibor. Jusqu'alors, ce document n'existait que dactylographié, mais il a imprégné (et coulé dans le même moule) la mémoire de générations de traditionnistes.

(26) Un seul témoignage d'écrivain sur le Togo d'alors : celui de Jean Martet en 1933 ("*Les bâtisseurs de royaumes*", 1934), qui n'a pas l'éclat littéraire des voyages de Gide ou de Leiris, mais non dénué d'intérêt (bien qu'obsédé par le but de sa mission : traquer les "menées allemandes" contre la présence française).

-cette fois franco-anglaise- en 1927-29. Cet arpentage minutieux⁽²⁷⁾ conduisit à proposer ou, plus exactement, à entériner quelques échanges de territoires, que les contraintes du milieu avaient déjà imposés dans la pratique : il n'était guère possible d'adopter partout comme limite le rebord occidental des plateaux des Monts du Togo, car les villages du Litimé avaient été créés par des Akposso descendus du plateau pour planter du cacao dans la plaine, et, inversement, il s'avérait que, plus au nord, la vallée de Siaré, en pays adjouti, était, de par sa géographie et ses relations humaines, toute entière orientée vers la Gold Coast. Comme toujours, les progrès de la connaissance des caractéristiques de l'espace togolais obligeaient les bureaucraties administratives à davantage de réalisme.

*
* *

Après cette longue somnolence, le réveil de l'après-guerre sera éclatant, en recherche scientifique comme dans tous les domaines. Il sera marqué, en particulier, par la création d'un centre ORSTOM -baptisé "IRTO" (Institut de Recherche du Togo) pour maintenir la spécificité du territoire- en 1946-47, d'abord consacré à l'ethnologie (Aimé Darot, puis Georges Comdoninas) et à la pédologie (M. Lamouroux, les frères Leneuf), puis à la géophysique, à l'hydrologie, à la nutrition (J. Perissé), et, en 1954, celle d'une cellule de l'IFAN⁽²⁸⁾, confiée à l'archiviste et linguiste Gabriel K. Johnson.

Les études se multiplient dans tous les domaines : mentionnons simplement les recueils de traditions historiques par le R.P. Henri Kwakumé -dont l'"Histoire des Ewé" date de 1948- et Hubert Kponton du côté togolais, ainsi que par une pléiade d'administrateurs coloniaux passionnés d'ethnologie, dont Pierre Alexandre, Jean-Claude Froelich et surtout Robert Cornevin, grand arpenteur de brousse et de bibliothèque, dont les éditions successives de l'"Histoire du Togo" restent une mine inépuisable d'informations. Une nouvelle couverture cartographique est réalisée au 1/200 000^e (de 1955 à 1961 pour l'essentiel) et surtout au 1/50 000^e, en 81 feuilles (de 1953 à 1958 pour le Sud, de 1958 à 1969 pour le Nord) : le Togo est alors le seul pays africain à disposer ainsi d'une série complète. Les premiers jeux de photographies aériennes sont alors disponibles.

Et la géographie va enfin apparaître au Togo, bien timidement à vrai dire : après deux mois de séjour (juin-juillet 1955), Henri Enjalbert publie, dans les "Cahiers d'Outre-Mer" de 1956, un long article sur "Les paysans noirs : les Kabré du Nord-Togo". C'était un beau sujet⁽²⁹⁾, traité avec chaleur et finesse, que ces excellents agriculteurs, si remarquablement enracinés dans leur milieu montagnard (mais qui avaient déjà largement amorcé leurs migrations vers les plaines peu peuplées du centre du pays) : une monographie régionale axée sur les

(27) A Paris, E. de Martonne en commentera les résultats scientifiques en 1930 (in B.C.A.F. n° 60).

(28) Institut Français d'Afrique Noire, dont le siège est à Dakar. Le Centre IFAN de Lomé est à l'origine des Archives nationales du Togo aujourd'hui.

(29) Déjà abordé -du côté dahoméen- par Jean Dresch ("Paysans montagnards du Dahomey et du Cameroun", B.S.G.F., 1952).

relations traditionnelles homme-milieu dans la grande tradition géographique française de l'époque, qui s'ouvre *in fine* sur les responsabilités de l'Administration dans la promotion d'une région jusqu'alors délaissée.

A la veille de l'Indépendance, si le Togo dispose déjà, en la personne de F.N. Agblémagnon, d'un sociologue de valeur⁽³⁰⁾, il n'a encore aucun géographe national.

V. NAISSANCE DE LA GEOGRAPHIE TOGOLAISE

A vrai dire, le premier géographe est alors en formation : à Aix-en-Provence, Hermann Attignon termine en 1960 une maîtrise⁽³¹⁾ sur le climat du littoral ghanéen, togolais et dahoméen. On lui doit une "Géographie du Togo" à l'usage des écoles en 1966, malheureusement jamais réactualisée⁽³²⁾. Il se consacrera ensuite à la pédagogie, achevant sa carrière universitaire à la tête du "Village du Bénin", l'institut de formation aux langues de l'Université de Lomé. Sa thèse, entamée en 1966 sur la vie rurale dans la région du Mont Agou, dans le vent des grandes études agraires impulsées par Gilles Sautter et Paul Pélissier, ne verra de ce fait jamais le jour.

Le premier doctorat de III^{ème} cycle soutenu sur le Togo avait été, dès 1958, celui de Françoise Kolb-Lebourdieu (par la suite reconvertie aux études malgaches). C'est en réalité dans les années 1965-68 que démarrent vraiment les analyses géographiques au Togo, grâce aux jeunes "ruralistes" que G. Sautter et P. Pélissier envoient au Centre ORSTOM (jusque là dominé par les sociologues : J.C. Pauvert, R. Devauge, A. Othily...) : Bernard Lucien-Brun étudie les puissantes migrations des Kabyè et des Losso vers les "terres neuves" du centre du Togo⁽³³⁾ ; Claude Sauvaget, Marie-Claire Litoux (qui épouse le pédologue "orstomien" Lecocq), Benoît Antheaume, puis Emile Le Bris font leurs premières armes dans l'art difficile et fécond de la monographie de terroir : le premier en pays kabyè, les trois autres (renforcés du sociologue Arthur Othily) dans le Sud-Est surpeuplé, aux sols épuisés et aux problèmes humains particulièrement complexes. On notera avec regret que deux seulement de ces travaux aient donné lieu à publication définitive : "Agbétiko" (basse vallée du Mono) d'Antheaume en 1972, "Boua, terroir kabyè" de Sauvaget en 1982⁽³⁴⁾. La masse des documents élaborés à cette époque attend un "retour sur les anciens terrains" qui permettrait de faire le point après deux décennies d'évolution, tout comme Anne-Marie Pillet-Schwartz (CNRS, rattachée au Centre ORSTOM de Lomé) a permis l'exhumation du travail de

(30) Mais précocement absorbé par l'UNESCO, et donc stérilisé sur le plan scientifique.

(31) On disait alors un DES (diplôme d'études supérieures). Son mémoire annexe porte sur la pêche au Togo.

(32) De brefs manuels avaient déjà été publiés en 1965 et 66 par R. Rubon et M. Sacs.

(33) Il initie également une intéressante méthode de cartographie des densités de population par carrés pondérés, qui sera ensuite étendue à tout le Togo par Alain Auger en 1973 : documents d'une grande valeur analytique et pédagogique.

(34) Texte définitif établi par B. Antheaume après le décès prématuré de l'auteur.

Lucien-Brun, en renouvelant ses enquêtes pour aboutir enfin à une importante publication commune en 1987.

Par la suite, B. Antheaume, dans ses passages successifs au Togo, s'intéressera surtout à la région des Plateaux, pour y suivre à des échelles diverses les transformations de l'agriculture de plantation. E. Le Bris, lui, suivra en quelque sorte ses migrants vers la ville et sera l'un des pionniers de la réflexion sur "l'anthropologie de l'espace habité en milieu urbain".

Entretiens, la géographie urbaine était apparue, d'abord avec les DES de D.H. Gbolou⁽³⁵⁾ sur "Les quartiers périphériques de Lomé" (aujourd'hui bien centraux...), en 1970, et d'Elisabeth Antheaume, soutenu en 1973, sur l'artisanat à Lomé, une étude qui continue à faire référence. Suivirent, en 1975, le IIIème cycle de l'universitaire Pierre Volpoët sur une ville moyenne : Tsévié, en 1976 la monographie de Michel Beccari sur Vogan, en 1977 l'étude des transports à Lomé par Do Felli, jusqu'alors ruraliste de l'Institut National de la Recherche Scientifique du Togo, mais reconverti à la ville faute de moyens pour aller travailler sur son terrain de la région cacaoyère...⁽³⁶⁾.

En 1966, Emmanuel Y. Gu-Konu était revenu au Togo animer, avec le Dahoméen Jean Pliya, le département de géographie de l'Institut d'enseignement supérieur⁽³⁷⁾, Institut qui devint en 1970 l'Université du Bénin, alors sagement commune aux deux pays voisins. C'est là que furent formés de nombreux géographes togolais de la génération actuelle, qui obtinrent leur doctorat dans les années 1975-78, en particulier à Toulouse sous la direction de Bernard Kayser, qui les orienta surtout vers les questions de relations villes-campagnes et d'organisation de l'espace : Gabriel Kwami Nyassogbo dans la région des Plateaux, Peter K. Segbor dans celle de Sokodé, Paul Yao Aziaha dans l'aire d'attraction de Lomé, tandis que Mme Seddoh étudiait les industries togolaises à l'Université de Dijon, A. Tossou et J. Gozo le commerce à celles de Caen et de Paris... La synthèse entre les orientations ruraliste et régionaliste sera assurée par la puissante thèse de Gu-Konu sur la "modernisation de l'agriculture togolaise" (soutenue en 1983 et toujours en attente d'édition), l'un des plus remarquables des doctorats d'Etat de la jeune géographie africaine. Sous son énergique direction, l'Association des Géographes Togolais réalise en 1980-81 l'"Atlas du Togo" des éditions Jeune Afrique et un dossier de cartes et de textes sur l'aménagement de la Région Maritime, signes d'un dynamisme naissant qui va malheureusement s'enliser.

Quel a été le devenir professionnel de cette équipe des premiers géographes togolais ? Sans minimiser l'importance de la formation des futurs formateurs, on peut regretter que l'Université (ou des tâches encore plus directement pédagogiques pour Gnon ou Gozo) ait

(35) Béninois mais vivant au Togo.

(36) Depuis les années, 1978-80, les études urbaines sont surtout animées par G.K. Nyassogbo à l'Université et l'auteur de ces lignes à l'ORSTOM, avec de nombreux étudiants géographes, mais aussi urbanistes, sociologues ou historiens.

(37) Initié en 1965 par H. Attignon.

accaparé la quasi-totalité des géographes togolais⁽³⁸⁾. Deux seulement exercent leurs talents d'analystes de l'espace au sein de l'appareil d'Etat : Y. Aziaha d'abord au Plan, puis comme directeur d'une fantomatique agence d'aménagement urbain, puis, à sa dissolution, comme responsable de l'Aménagement du territoire au Ministère du Plan, Ministère où dominant fortement les économistes "sectoriels", et Do Felli pendant dix ans directeur de l'Urbanisme, qu'il a fortement marqué de son empreinte, malgré la grande faiblesse de ses moyens. Actuellement proche conseiller du ministre de l'Équipement et responsable politique, il est appelé à rester l'un de ceux qui définissent la politique urbaine nationale.

La géographie au Togo, c'est aussi l'action de Georges Rossi, professeur de géomorphologie à l'U.B. dans la première moitié des années 1980, d'abord intéressé par l'écologie forestière de la région de Badou, puis par les problèmes de l'érosion littorale. Quand, en 1983, ceux-ci prirent une tournure dramatique, on fit appel à lui : avec les moyens mis largement à sa disposition par la Coopération française, il put monter une remarquable opération pluridisciplinaire d'étude du phénomène et des possibilités de lutte, jusqu'à la mise en place, en 1985, puis en 1987-88, d'une série d'ouvrages de protection (épis, digues parallèles...), qui auront finalement, selon G. Rossi, coûté peut-être deux fois moins cher que si l'on avait suivi la filière habituelle des bureaux d'étude commerciaux. Le "Projet érosion côtière", antenne autonome de l'U.B., a même su exporter son savoir-faire au Ghana, au Bénin et jusqu'en Guinée ; il est maintenant dirigé par deux jeunes géomorphologues togolais, A. Baritsé, puis A. Blivi, associés à Rossi depuis le début de cette opération que l'on peut tenir pour exemplaire.

On peut citer également d'autres participations des géographes à des études de développement : Benoît Antheaume sur les questions foncières en région de plantation à la demande du BDPA en 1987, celle d'Elisabeth Antheaume, actuellement, sur les victimes des Plans d'ajustement structurel, ou celle de l'auteur dans de nombreux domaines, depuis l'organisation du recensement jusqu'à la lutte pour la protection du patrimoine historique du Togo... Mais les géographes universitaires togolais ont généralement de la peine à se faire entendre hors des limites de la discipline, et, pour les jeunes, la situation est particulièrement inquiétante.

Depuis 1981-82, le blocage des recrutements dans la fonction publique imposé par l'"ajustement structurel" a laissé sur la touche la

(38) Véritablement consternant a été le sort d'E. Gu-Konu, arrêté et torturé en 1985 pour délit d'opinion, libéré en 1987 grâce à une forte pression internationale, mais qui vit depuis en exil, longtemps professeur associé à la Sorbonne, dont les "africanistes" allaient assurer à Lomé les cours qu'il ne pouvait pas donner. Bien absurde chassé-croisé, qui n'a pas assuré le remplacement de Gu-Konu à la tête de la géographie togolaise (il est actuellement chercheur associé de l'ORSTOM... au Bénin). Antoine Tossou, lui, avait alors réussi à échapper à l'arrestation en fuyant le Togo ; il a depuis fait carrière à l'étranger, jusqu'en 1991. Quant à G. Nyassogbo, auquel son franc-parler avait déjà valu une arrestation en 1977 et un exil à Dapaong (le lycée le plus éloigné de Lomé), puis à l'École normale supérieure d'Atakpamé (gâchis moindre), au début des années 1980, il n'a heureusement plus été inquiété, alors qu'il n'a jamais dissimulé ce qu'il pensait du régime en place.

plupart des jeunes géographes formés⁽³⁹⁾ - ni plus, ni moins à vrai dire que les autres diplômés. Quelques rares chanceux ont pu trouver des places (en général précaires) dans l'enseignement ou, exceptionnellement, comme documentalistes, alors que les besoins en analystes de l'espace sont grands. Mais directions régionales et municipalités sont si pauvres... C'est une génération entière qui est en grand risque d'être sacrifiée.

*
* *

Très tard venue dans la connaissance de l'espace togolais, la géographie a donc eu de la peine à s'y tailler une place au soleil. Certes, elle maintient dans l'enseignement ses positions traditionnelles en pays de langue française, mais elle n'a guère pu en déborder. La planification du développement, malgré la création depuis une douzaine d'années de directions régionales du Plan, qui ont élaboré dans les années 1982-85 autant de schémas régionaux, reste dominée par l'économisme sectoriel. En 1984, le Ministère du Plan avait fait faire, à la demande de la Banque mondiale, une synthèse sur les problèmes urbains du pays. En 1985, il organisa un grand séminaire sur le thème "Quel Togo dans 25 ans ?", afin d'obliger les diverses institutions intervenant dans l'espace à sortir de leur habituelle vision à court ou très court terme⁽⁴⁰⁾. Dans ces deux moments importants, le seul géographe activement impliqué a été un étranger, l'auteur de ces lignes.

Hélas, ce ne fut là qu'un effort sans lendemain : toute planification sérieuse du développement est depuis lors oblitérée par les énormes problèmes du financement de la dette extérieure et de la liquidation des "éléphants blancs" du vaste patrimoine des sociétés d'Etat inviables : on ne fait plus, depuis quelques années, que du pilotage à vue. Quoi qu'il en soit, la perception d'un espace concret comme lieu d'optimisation d'actions de développement coordonnées continue à se heurter à la méfiance des économistes au pouvoir, comme on l'a encore vu en août 1991, lors des débats de la sous-commission "Urbanisme et aménagement du territoire" (présidée par D. Felli) de la Conférence nationale souveraine.

A cette Conférence (900 délégués des "forces vives" du Togo réunis en juillet et août 1991 pour remettre le pays sur de nouveaux rails politiques et sociaux), les géographes, fort actifs dans l'opposition, étaient présents à divers titres, mais ils ne sont guère apparus en tant que tels : J. Gozo y défendit les enseignants, E. Degboé⁽⁴¹⁾ fit une intervention remarquée sur la nécessité d'une politique de recherche... en démographie. Dans le gouvernement de transition,

(39) Les maîtrises en géographie, impulsées par Gu-Konu en 1979, se succèdent depuis 1981 à un rythme lentement croissant (de l'ordre de la dizaine par an aujourd'hui, souvent d'excellente qualité).

(40) D. Felli et Y. Aziaha y représentant leurs administrations respectives.

(41) Délégué par une Fédération sportive !

beaucoup d'universitaires (surtout économistes et juristes), mais pas de géographe(42) ; la discipline et ses ténors n'arrivent toujours pas à s'imposer à l'opinion publique.

Tout au plus peut-on espérer que le renouveau démocratique en cours réussira, d'ici quelques années, à remettre le Togo sur la voie du développement. Il faudra alors que les géographes togolais sachent faire écouter ce qu'ils ont à dire d'original pour aider au progrès commun : à eux de ne pas manquer le prochain rendez-vous.

Lomé, novembre 1991

(42) Gozo préside cependant la commission de l'Education et de la Recherche du Haut Conseil de la République, organe législatif provisoire.

Bibliographie sélective

- ATTIGNON Hermann : Géographie du Togo.
Lomé, 1966, 90 p. multig.
- CORNEVIN Robert : Le Togo des origines à nos jours.
Paris, Académie des Sciences d'Outre-Mer, 1987, 556 p.
- ENJALBERT Henri : Paysans noirs : les Kabré du Nord-Togo
in : *Cahiers d'Outre-Mer*, n° 34, 1956 (pp. 137-180).
- KLOSE Heinrich : Togo unter deutscher Flagge : Reisebilder und
Betrachtungen.
Berlin, D. Reimer, 1899, 561 p. (*fac simile*, Lomé, CTCE, 1991).
- MARGUERAT Yves : La géographie francophone en Afrique Noire : essai de
description quantitative.
in : *Cahiers d'Outre-Mer*, n° 138, 1982 (pp. 160-178).
- MARGUERAT Yves: Bibliographie thématique sur les études urbaines au Togo.
Lomé, U.B. et ORSTOM, 38 p. (à paraître).
- ORSTOM : Recherches en sciences humaines de l'ORSTOM au Togo
(bibliographie 1947-1983), Y. Marguerat et A. Schwartz éd.
Lomé, ORSTOM, 1983, 37 p. multig.
- OTHILY Arthur : Eléments de bibliographie du Togo.
Lomé, ORSTOM, s.d. (c. 1968), 258 p. multig.
- PAZZI Roberto : La rencontre avec les Portugais, de janvier à mai 1492.
in : "Toponymie historique et glossonymes actuels de l'ancienne
Côte des Esclaves", N. Gayibor éd.
Lomé, Presse de l'U.B., 142 p. (pp. 14-24).
- PECHOUX Laurent : Le Mandat français sur le Togo.
Paris, Pedone, 1939, 405 p.
- RECLUS Elisée : L'Afrique occidentale, Nouvelle Géographie universelle,
tome XII.
Paris, Hachette, 1887, 751 p. (Togo : pp. 482-486).
- ROUSSELOT Claude : Cartographie togolaise, inventaire des cartes et plans
du territoire togolais des origines à nos jours.
Lomé, Direction de la Cartographie Nationale et du Cadastre,
1989, 18 p. multig.
- SEBALD Peter : Malam Musa : G.A. Krause, Forscher, Wissenschaftler,
Humanist.
Berlin, Akademie Verlag, 1972, 291 p.
- SEBALD Peter : Togo 1884-1914.
Berlin, Akademie Verlag, 1988, 792 p.
- ZÖLLER Hugo : Le Togo en 1884. *Les Chroniques anciennes du Togo*, n° 1,
(Y. Marguerat éd.).
Lomé, Haho, 1990, 216 p.